

Dynamisme linguistique à Bamako: les familles songoy en zone Mandingue .

Cécile CANUT, Paris III.

Le caractère plurilingue du Mali est un des phénomènes les plus caractéristiques de ce pays sur lequel les chercheurs, dans une perspective sociolinguistique, se penchent de plus en plus. Le Mali possède une quinzaine de langues sur son territoire qui se regroupent fonctionnellement autour de trois pôles: une langue officielle étrangère, le français, une langue véhiculaire dominante, le bamanan, et une multitude de langues régionales. Douze langues sont définies comme langues nationales mais quatre d'entre elles sont véritablement privilégiées pour la recherche: le bamanan, le fulfulde (peul), le songoy (songhaï) et le tamasheq.

Au centre de ce cadre linguistique très riche mais aussi très hiérarchiquement agencé il nous a semblé pertinent de travailler dans la capitale puisqu'elle est le reflet immédiat, le laboratoire du pays, afin de rendre compte du plurilinguisme urbain *in vivo*¹ et de sa gestion collective ou individuelle .

Notre choix s'est porté sur la pratique langagière de trois familles songoy immigrées à Bamako: l'interaction des langues à l'intérieur de chacune d'elle, les politiques linguistiques parentales ainsi que la transmission des langues, les attitudes et les discours des enquêtés sur leur propre gestion du plurilinguisme et enfin les idéalizations et l'*Imaginaire linguistique*² propre à chaque individu.

¹ Terminologie de Louis-Jean CALVET, voir La guerre des langues, Paris, Payot, 1987.

² Concept d'Anne Marie HOUDEBINE définit dans "Pour une linguistique synchronique dynamique", La linguistique, vol.21, Paris, Puf, 1985.

L'urbanisation, en tant que phénomène social, provoque au niveau linguistique des changements considérables. Bamako atteint aujourd'hui presque un million d'habitants, c'est à dire 10% de la population malienne. La conséquence essentielle de la dégradation économique générale du pays est l'exode rural qui donne naissance à des flux de population très variés dont le cas le plus extrême réside dans l'arrivée des populations les plus au nord du Mali comme les Songoy. Ainsi, dans une société urbaine sans cesse modelée par les flux migratoires, ouverte à de multiples processus de reconstruction sociale, les langues sont engagées dans une dynamique et un contact permanent qui s'expriment particulièrement dans la famille, lieu de naissance et de résolution des conflits linguistiques.

Les langues en famille sont appréhendées selon deux approches différentes et successives: d'une part, des questionnaires et entretiens individuels permettent de focaliser sur les *attitudes* des locuteurs, ce qu'ils disent de leur propre pratique ou de celle de leurs proches en relation avec les facteurs externes tels que la migration, l'urbanisation, l'âge, la scolarisation ou le statut social; d'autre part les langues sont écoutées, observées dans la vie quotidienne pour dégager les *comportements* réels des locuteurs. Cette distinction méthodologique doit demeurer à la base de toute approche scientifique des phénomènes sociolinguistiques car c'est du rapport entre les déclarations d'action et les actions elles-mêmes que découle l'*Imaginaire linguistique* de chaque locuteur: ses représentations ou idéalizations et la mise en forme d'une *norme fictive*³ issue de la confrontation entre les normes statistiques objectives et les normes subjectives.

Les familles songoy nouvellement installées à Bamako constituent un cas extrême géographiquement et culturellement car leur terre natale est une des plus éloignées de la

³ Nous opposons norme prescriptive, norme évaluative et norme fictive dans le cadre des normes subjectives (voir l'article d'Anne Marie HOUDEBINE, " Sur les traces de l'Imaginaire linguistique", Textes de base en psychologie, Parlers féminins, Parlers masculins, édité par Verena AEBISHER et Claire FOREL, Paris, Delachaux et Mieslé, 1983).

capitale et de plus, dans leur région, à l'inverse de toutes les autres au Mali, la langue véhiculaire n'est pas le bamanan mais le songoy. L'arrivée à Bamako représente donc un double déracinement et une soumission culturelle et linguistique à une autre ethnie, ce qui provoque des résistances profondes de la part d'une population songoy très attachée à sa culture.

Les trois familles étudiées se différencient par leur date d'arrivée en zone mandingue - l'une en 1960, l'autre en 1988 et la dernière en 1977 - et par les langues présentes dans chacune de leur concession. Dans la famille A, les deux parents sont de première langue songoy mais beaucoup d'enfants sont de première langue bamanan: dans la famille B, seul le songoy est déclaré parlé dans la concession et dans la famille B, les parents sont de première langue fulfulde (peut) mais ils parlent aussi le songoy dans leur concession.

L'intérêt de la double enquête - attitudes par questionnaires et comportements par observations - nous permet de dégager des variations très importantes entre le discours et les faits.

Dans la famille A, la majeure partie des locuteurs et surtout les parents, déclarent que la communication s'effectue uniquement dans leur langue, le songoy. En fait, lorsqu'on compare ces affirmations avec la pratique linguistique quotidienne, il est clair que la surévaluation de la communication en songoy déclarée est en contradiction avec une utilisation importante et pratiquement continue, pour les enfants, du bamanan . Ce décalage est tout à fait évident pour le père qui déclare ne pas parler le bamanan mais qui dans la réalité des usages est obligé de l'utiliser avec ses enfants puisque ceux-ci ne comprennent pas le songoy (seul l'aîné peut répondre dans sa langue) . La communication dans cette famille est donc bien *bilingue* bamanan-songoy . Ce phénomène s'explique par une longue intégration en milieu bambarophone et par le fait que cette famille, en plein centre-ville, cohabite avec une autre famille bamanan, laquelle la contraint à s'exprimer de parler en bamanan. L'intégration sociale des parents demeure cependant moins forte que celle des enfants. Ceux-ci recréent des réseaux songoy autour

d'eux et ne fréquentent que des amis de même langue. Le bamanan semble être utilisé uniquement pour répondre à un besoin de communication immédiat.

Dans la famille B, la situation est totalement différente puisque les parents sont à la périphérie de Bamako depuis quelques années seulement et les enfants tout nouvellement arrivés. Dans cette concession uniquement composée de Songoy, notre observation n'a contredit en aucune façon les attitudes exprimées. La totale convergence entre le *dit* et le *fait* révèle une situation quasi *monolingue* même si les enfants sont bilingues, voire trilingues puisqu'ils parlent le bamanan au dehors et quelquefois le français à l'école. Cette famille est le modèle type de la résistance songoy à la culture bamanan puisque rien de ce qui caractérise cette dernière ne peut pénétrer dans la concession. La langue dominante sert, en cas de force majeure, au père dans son atelier de tailleur ou à la mère au marché, mais dans la concession elle reste volontairement exclue.

Le cas de la famille C est particulier puisqu'une autre langue entre en ligne de compte, le fulfulde (peul). La situation linguistique de cette famille est assez déséquilibrée du fait de la mobilité des parents. Ceux-ci parlent aussi bien le fulfulde que le songoy⁴, alors que leurs enfants nés en zone mandingue ne pratiquent que le fulfulde et le bamanan⁵. La situation linguistique est ici *trilingue active* puisque les trois langues sont utilisées. Les parents, malgré leur installation dans le centre de Bamako, refusent depuis toujours le bamanan dans leur concession et sont persuadés que leurs enfants ne parlent que le fulfulde entre eux. En fait, dès que leur parents sont absents, les enfants affirment parler bamanan. "*parce que ça va plus vite*".

La situation apparaît ici plus complexe puisque le choix des langues dépend entièrement du contexte *linguistique* (la maîtrise de telle ou telle langue), *social* (on choisit telle ou telle langue selon son propre statut social ou celui de son locuteur) et *communicationnel* (on choisit une de ses langues selon celles du locuteur et suivant les situations de

⁴Ils ont vécu en pays songoy très longtemps.

⁵Avec aussi le français ou l'arabe enseignés à l'école.

communication: on ne parle pas la même langue avec son frère si le père est là ou non)

Le critère de communication est très important dans l'interaction et le choix des langues. Les locuteurs jouent beaucoup sur leur bi-ou tri-linguisme. En général, on peut dégager deux grandes catégories de stratégie des locuteurs:

1. *l'adhésion homodialectale*⁶, c'est-à-dire l'adhésion par un locuteur à la même langue que son interlocuteur. Cette adhésion peut être codique (déterminisme du répertoire d'un des locuteurs qui jouent et adaptation à la langue du sujet monolingue) ou discursive (monolingue total accepté, les enfants de la famille B par exemple).
2. *la non adhésion homodialectale*, stratégie du refus de la langue de l'autre qui peut être aussi codique (préférence pour une autre langue ou manque de compétence comme les derniers enfants de la famille A face à leur père) ou discursive (conflit de générations, de personnes...).

Si l'on tente une première comparaison entre les trois types de gestions du plurilinguisme *in vivo*, il est évident que les facteurs *temporels* (date d'installation dans la capitale), *géographiques* (situation dans la ville) et *humains* (contacts avec les voisins, co-habitation, replis sur soi-même) déterminent beaucoup les réactions linguistiques. La surévaluation de la langue première, *la langue des racines*, est l'élément commun le plus caractéristique car il marque la différence et l'appartenance culturelle à un groupe et à une communauté linguistique. Les résistances qui en découlent sont plus ou moins attestées selon les familles et les politiques linguistiques parentales.

Le second élément présent dans les trois cas est l'insécurité linguistique qui caractérise les deux générations sur deux langues différentes: d'un côté, les parents se sentent très peu sûrs en bamanan et de ce fait utilisent le moins possible cette langue, de l'autre, les enfants se disent très ennuyés lorsque leur père leur parle en songoy et qu'ils ne peuvent lui répondre. Dans la famille A par exemple, le frère aîné qui a vécu dix ans à Tombouctou parle très bien songoy mais avoue qu'il essaye de le parler le moins possible

⁶Les types sont de Jacqueline BILLIEZ dans son article "Communication familiale et entre pairs: variations du comportement langagier d'adolescents bilingues", *Plurilinguismes*, n°1, Paris, 1990, P.49.

à ses frères et sœurs pour ne pas les vexer. " Je m'adresse à eux en bamanan pour leur faciliter la tâche, pour ne pas leur faire du mal parce qu'eux ne peuvent pas me répondre. Et en plus, leurs amis ou petits copains se moquent d'eux parce qu'ils ne peuvent pas répondre ". Ce phénomène capital au Mali de perte de sa langue première, la langue de ses ancêtres, se résume dans l'expression très courante, présente dans toutes les langues " *c'est un songoy perdu* ", " *c'est un peul perdu* "...

L'insécurité linguistique est quelquefois justifiée (le père de la famille A sait qu'il prononce mal le bamanan mais prétexte qu'il est trop vieux pour apprendre) mais souvent injustifiée. Certains enfants osent à peine parler songoy par peur de la moquerie des aînés pensant qu'ils parlent très mal leur langue. Dans tous les cas, l'insécurité linguistique est soutenue par un ensemble de pressions sociales extérieures qui la renforcent en dévalorisant perpétuellement la pratique des locuteurs. Cependant, dans chaque cas de figure présenté ici, l'émigration exige aussitôt l'apprentissage de la langue du milieu que l'on en ait envie ou non. Ce phénomène, que l'on peut nommer *le plurilinguisme de voisinage*, est très particulier à l'Afrique car il se produit lors de tout déplacement à l'extérieur de chez soi. Il est moins flagrant pour les locuteurs songoy ou tamasheq pour des raisons ethniques et politiques. Il n'en reste pas moins que dans chaque nouveau contexte communicationnel, l'étranger, par respect, apprend la langue de son voisin.

Dans de telles circonstances, une façon de surmonter la dualité linguistique et culturelle surtout chez les enfants, consiste en l'usage du *métissage* ou de *l'alternance* des deux langues. Il n'existe pas vraiment de *code mixing* ou de *code switching* régulier à l'intérieur de la concession mais on les trouve dans les discussions entre jeunes où les changements de codes répondent souvent à des paramètres situationnels. A chaque *forme* linguistique correspond une *fonction*.

Les ruptures provoquées chez les sujets songoy par l'exode rural font que de la première à la deuxième génération s'est produit une *coupure spatiale*, le départ des parents vers la ville pour des raisons économiques alors que les grand-parents restent au village. De la deuxième à la troisième, nous assistons aujourd'hui à une *coupure*

linguistique entre les parents et leurs enfants nés dans la capitale. Afin de retrouver l'identité qui leur est chère⁷, les enfants doivent ainsi dépasser ce double obstacle. Seule une fillette de neuf ans dans la famille A paraît avoir réussi à surmonter à la fois la barrière spatiale (grâce à deux voyages à Tombouctou) et la barrière linguistique. Ce phénomène est pour l'instant surtout vérifiable dans la famille A et C puisque dans la famille B la coupure linguistique n'est pas encore aussi nette pour les enfants qui retrouvent une atmosphère totalement songoy chez eux. Cependant, plus l'intégration est avancée plus les problèmes linguistiques se complexifient. Il est donc tout à fait probable que la quatrième génération soit tout à fait *bambarisée* malgré l'acharnement de certains pères de famille qui ne peuvent empêcher leurs enfants de sortir et d'apprendre.

La suprématie du chef de famille dans une société de type patriarcal est un élément capital dans la gestion du plurilinguisme. Dans la plupart des cas la mère suit la stratégie adoptée par son mari et se montre aussi déterminée dans la défense de sa propre langue. Cette attitude très forte de résistance au bamanan rejailit profondément sur les enfants qui, très souvent, idéalisent totalement la " *langue de leur père* ". Ceci contredit l'expression *langue maternelle* fortement répandue en Europe derrière laquelle toute une tradition culturelle présente la mère comme celle qui transmet la vie mais aussi la *langue*. L'analyse des généalogies linguistiques des familles montre que l'enfant apprend presque toujours la langue du milieu dans lequel il vit (ici le bamanan) ou alors la langue de son père⁸ en premier. Le modèle linguistique du père semble aussi très présent dans les attitudes des enfants puisque lorsqu'on les interroge sur les langues qu'ils voudraient transmettre, les enfants adoptent le modèle paternel. Sur treize enfants de la famille A, douze affirment vouloir apprendre le songoy à leurs propres enfants alors qu'ils ne le parlent pratiquement pas. Les justifications sont toujours du même ordre: " *c'est la langue de mon père* ", " *c'est la langue de mes ancêtres* ", " *c'est la langue de mes racines* "... Il

⁷ Le poids de l'histoire et du prestige des ancêtres de sa lignée demeure primordial dans les mentalités de nombreuses ethnies au Mali.

⁸ Dans le cas des petits-enfants, fils des sœurs aînées songoy et de père bamanan ou miyanka, c'est toujours la langue du père que les enfants apprennent en premier.

existe donc une totale convergence entre la politique linguistique collective établie par les parents et les politiques linguistiques *fictives* envisagées par les enfants.

Pourtant, après un certain temps passé dans la capitale, les parents, en voyant leurs enfants parler bamanan, deviennent fatalistes et avouent que cette langue les " *envahit contre leur propre volonté*". Toute politique linguistique⁹ reste vaine car la vie du langage, la dynamique linguistique, dépassent les prévisions et décisions des hommes à son sujet: *l'in vivo* remet en cause *l'in vitro*.

Ce n'est d'ailleurs pas tant la langue bamanan elle-même qu'ils refusent que tout ce qu'elle représente de domination, ce qu'elle véhicule idéologiquement de pouvoir. Les locuteurs songoy tentent de résister à une communauté avec laquelle ils sont obligés de cohabiter pour survivre. Si celle-ci les domine économiquement, ils ne voudraient pour rien au monde qu'elle écrase leur tradition, leur culture et leur *langue*, qui est, dans un milieu étranger, représentative de l'ethnie, le seul élément symbolique visible de leur origine. Ce refus de la langue véhiculaire au profit de leur langue grégaire n'est pas sans conséquence sur la vie quotidienne: l'information, qui se fait en bamanan à Bamako, n'entre pas dans les concessions songoy. Ce problème est toutefois à nuancer du fait de la présence des enfants qui comprennent le bamanan. Comme nous l'évoquions plus haut, la transmission des langues d'origine est en fait très faible à Bamako et semble même menacée. La seule langue en progression dans notre corpus est bien le bamanan. La discontinuité dans la transmission des langues est d'ailleurs à la base des instabilités linguistique et identitaire.

L'enfant est soumis à des pressions sociales contradictoires en matière de langue: celle du père, celle de l'extérieur, et quelquefois celle de l'école, qui correspondent à trois langues différentes; la langue d'origine (songoy), la langue véhiculaire (bamanan) et la langue officielle (le français). A travers les discussions et témoignages s'exprime le conflit entre les langues de *l'intérieur*, les langues intimes d'origine que l'on doit sauver

⁹Même les plus virulentes, avec l'exemple de la famille B où le père est capable de frapper ses enfants s'ils parlent bamanan devant lui, sont condamnées à long terme.

pour rester soi-même, et les langues de *l'extérieur*, langues de la rue, des amis, de l'école... Ces langues peuvent être présentes dans un rapport de complémentarité et d'intégration ou bien de conflit et d'exclusion. Il en résulte souvent discontinuité entre les langue et asymétrie des usages entre deux générations. En général, les parents parlent entre eux dans une langue et les enfants font de même de leur côté. La communication est doublement asymétrique entre le père qui parle songoy et l'enfant qui lui répond en bamanan puisque les mécanismes de production et de compréhension s'encodent dans deux systèmes linguistiques différents.

Le tableau de la situation socio-linguistique des familles songoy en milieu bamanan, résultat de la confrontation des attitudes et des comportements, ne serait pas complet si l'on ne tentait pas d'en établir les conséquences finales c'est à dire de cerner le rapport de l'homme aux langues. Cet ultime temps d'analyse permet de dégager les quêtes et les actes d'identité qui se jouent dans les productions langagières et le discours sur celles-ci ainsi que la mise à jour de *l'Imaginaire linguistique*.

Le discours sur sa propre langue est toujours positif à la différence du bamanan qui ne suscite guère l'imaginaire. La forme la plus simple, " *j'aime ma langue* ", " *toutes les langues sont belles mais la mienne est plus belle* ", se complexifie parfois surtout par les locuteurs les plus âgés: " *c'est ma race* ", " *c'est la langue que j'ai allaitée* ", " *le sang peut couler dans mes veines* ", " *j'aime ma langue parce qu'elle est filtrée* ", " *j'aime ma langue parce qu'elle est mélangée à l'arabe* "...

Il est intéressant de noter que toutes ces expressions et images sont exprimées par des hommes, alors que toutes les explicitations féminines sont soit d'ordre parental et presque toujours paternel, " *c'est la langue de mon père* ", ou identitaire, " *c'est la langue de mon ethnie* ". Ces images s'opposent à la représentation maternelle dont font état les sujets masculins: y aurait-il une représentation de la *langue-mère* pour les uns et de la *langue-père* pour les autres ?

Dans les deux cas en tout état de cause, nous pouvons parler d'acte identitaire vis à vis de la langue première si bien que pour les hommes des considérations différentes

entrent en jeu. Ils se sentent tout d'abord responsables de celle-ci comme de leur propre sang. Les allusions aux ancêtres, au sang, etc. recouvrent un ensemble de représentations ethniques fondamentales. Ils projettent aussi sur la langue des éléments d'ordre esthétique et presque sensitif ("c'est mon goût "). Le terme "filtré"¹⁰ est aussi très révélateur de la richesse de l'imaginaire linguistique des locuteurs qui décrivent leur langue presque charnellement. Ces rationalisations d'ordre esthétique, religieuse (arabe) ou même historique (critère de la richesse du songoy face à l'appauvrissement du bamanan) participent donc des normes subjectives et révèlent les projections des sujets sur les langues. Les critères évoqués s'organisent en fait autour de deux regards: un regard sur la société qui rend compte de toutes les langues dans leur fonctionnalité et un regard sur le groupe familial qui ne prend en compte que les langues africaines. L'imaginaire linguistique des sujets nous permet ainsi de tracer un nouveau portrait des trois types de langues en jeu: la classification fonctionnelle des langues n'est pas la même selon qu'elle provient des pouvoirs politiques, de l'imaginaire de ses locuteurs ou encore de la réalité *in vivo* dans les concessions.

- le songoy ou le fulfulde: manifestation d'une fière identité.

Ces deux langues sont considérées comme langues nationales au Mali mais leur statut est très modeste car elles n'interviennent en aucune façon dans la vie publique. Elles sont dominées par le français et le bamanan. Dans les concessions songoy seuls les parents les parlent vraiment mais leur transmission perd en importance puisque les enfants apprennent d'abord le bamanan.

Paradoxalement cette langue d'origine est la première revendiquée par les immigrés songoy. Les locuteurs manifestent haut et fort leur origine ethnique et leur langue première joue un rôle fondamental dans la constitution de leur identité. Lorsque la langue est perdue, l'identité l'est aussi. Ils surestiment leur pratique de façon naturelle car dans leur esprit c'est cette langue et pas une autre qui est la leur. On peut percevoir à

¹⁰ Il entend par là une langue pure, qui "coule dans sa bouche".

travers cet imaginaire qu'une identité en *alarme* prend forme comme écho à la politique linguistique établie par le gouvernement qui néglige les langues nationales¹¹.

- Le français, la langue étrangère.

Cette langue qui au Mali est la langue officielle, la langue du pouvoir est en fait très peu parlée par les Maliens et reste en possession de l'élite. Dans les concessions pratiquement personne ne la parle; elle apparaît pourtant comme une langue importante dans l'imaginaire des locuteurs qui, sur une échelle arbitraire de valeur, la placent avant le bamanan. Cette langue est perçue comme extérieure et prestigieuse, symbole de promotion sociale. L'attachement au français, très souvent répété, se marque par le désir d'apprendre cette langue, plus souvent citée que les autres. Elle permet d'éviter le bamanan dans certaines situations (dans les administrations, à l'école, pour écouter la radio...) et joue un rôle d'arbitre, d'intermédiaire, dans la tension qui oppose les deux langues nationales. Elle permet aux sujets songoy de sublimer cette différence hiérarchique et de nuancer la suprématie du bamanan grâce à une langue au statut encore plus important. Elle permet aussi de se situer socialement. Les relations qu'elle entretient, dans l'imaginaire songoy, avec les langues régionales grégaires, sont moins orageuses qu'avec le bamanan même si elle ne suscite pas de "fièvre identitaire". Elle reste en effet très détachée des locuteurs, sans rapport avec leur culture: elle semble être plutôt un *moyen* efficace dans la lutte contre le bamanan.

- Le bamanan: la langue de la rue.

La langue mandingue dominante à Bamako est parlée dans beaucoup de lieux administratifs et fait son entrée dans de nombreux domaines, notamment en politique. Cette langue joue un rôle identitaire mineur puisqu'elle ne correspond pas aux racines des

¹¹ Le système d'information est presque uniquement composé en français ou en bamanan. Le cursus scolaire s'effectue en français malgré quelques expérimentations bilingues en langues nationales. Le système juridique et politique utilise le français et le bamanan.

songoy et parfois, au-delà, semble les menacer: le bamanan. dans l'imaginaire songoy se présente plutôt comme antagoniste à leur propre langue d'origine. L'image qu'ils en donnent est celle d'une langue ne possédant pas vraiment de corps, quasi rudimentaire et jamais mise en relation avec sa forte extension dans le pays. Aucune idéalisation ne porte sur cette langue et cette indifférence devient rejet lorsqu'on passe à la deuxième génération (les parents): " *si on apprend dans ma famille que j'ai appris le bamanan, la honte retombe sur moi!* ". Pour les enfants, le bamanan ne pose pas de problème, ils le jugent rarement. C'est une langue ni bonne ni mauvaise: elle est.

Les langues, on le voit, n'ont donc pas la même valeur suivant que l'on se place d'un point de vue intérieur ou extérieur. Elles ne sont pas hiérarchisées de la même façon dans l'imaginaire individuel des locuteurs: la langue grégaire se présente comme fondamentale et première car plus apte à rétablir la propre cohérence interne de chacun. Elle est idéalisée tout comme le français, la langue de prestige à laquelle les locuteurs s'identifient même si elle est totalement absente de l'environnement. Le bamanan, langue du milieu, objet d'aucune convoitise, reste, elle, une langue véhiculaire au sens premier du terme. Ces trois langues se caractérisent par un profil spécifique que l'on peut placer le long d'un continuum selon leur fonctionnalité :

Tableau 1: le rapport fonctionnel aux langues dans l'imaginaire linguistique des immigrés

songoy à Bamako.

INTIMISME				INSTRUMENTALISME
SONGOY-FULFULDE	>	FRANÇAIS	>	BAMANAN

Cette visualisation montre avec clarté que tous les Maliens ne sont pas prêts à accepter le bamanan comme la langue nationale. La langue grégaire est perçue ici du côté du sujet, alors que la langue véhiculaire est du côté de l'utilitaire, de l'instrument.

Qu'il s'agisse de la présentation hiérarchique des langues imposée aux Maliens ou qu'il s'agisse de celle issue des représentations des immigrés songoy il est intéressant de remarquer que les rapports de complémentarité fonctionnelle entre les langues sont toujours verticaux. A ce phénomène, il faut ajouter un nouveau type de rapport horizontal entre les langues, *in vivo*, les langues du voisinage. Il est donc possible de dégager quatre types de langues: *la langue officielle, la langue du milieu, la langue de l'intimité et la langue du voisinage.*

De ce point de vue, il est clair que le modèle diglossique¹² ne rend pas compte des situations africaines dans lesquelles l'*in vitro* ne correspond plus à l'*in vivo*. Ce modèle ne permet pas de passer du niveau macro-sociolinguistique au niveau micro-sociolinguistique, c'est à dire du niveau social au niveau individuel " *intégrant les pratiques linguistiques familiales et inter-individuelles dans un ensemble plus vaste et les situant par rapport à des enjeux sociaux* " ¹³.

Les situations sociolinguistiques en Afrique sont en fait très instables. Au Mali, il se produit une rencontre entre un plurilinguisme stable, dans la région d'origine, et un plurilinguisme instable, ou en passe de le devenir, de type migratoire dans les zones urbaines. L'exode rural a donc totalement redistribué les cartes en matière de plurilinguisme et il semblerait plus judicieux de parler de *diglossie enchâssées* selon le concept de Louis Jean Calvet¹⁴. Dans le cas précis qui nous concerne, une première diglossie songoy / bamanan est enchâssée dans une seconde bamanan / français. Cependant, ces schémas ne peuvent rendre compte des langues du voisinage. Pour une analyse microsociolinguistique de la communication inter-familiale, les modèles

¹² Elaboré par Charles. A., FERGUSSON, "diglossia", Word, journal of the linguistic circle of New York, p.325_340, vol.15, n°2, 1959. Repris par Joshua. A., FISHMAN et de nombreux linguistes.

¹³ DREYFUS Martine, CALVET Louis Jean, "La famille dans l'espace urbain: trois modèles de plurilinguisme?", Plurilinguisme, n°3, Paris, 1992, p.49.

¹⁴ voir La guerre des langues, Paris, Payot, 1987.

diglossiques sont donc inadaptés. Cela n'empêche pas de mettre en parallèle les deux niveaux d'analyse micro- et macro-sociolinguistiques:

" *La solidarité des réseaux (pour parler comme Lesley Milroy) au niveau micro, les loyautés linguistiques, ont des incidences sur les situations plus vastes et peuvent mettre un frein par exemple aux grands mouvements véhiculaires comme aux politiques linguistiques officielles (...).*"¹⁵

En effet, les réseaux sociaux que nous avons rencontrés dans les familles songoy sont partie prenante de la situation sociolinguistique du pays car c'est entre la famille, le milieu social et la politique linguistique de l'Etat que se joue l'avenir du plurilinguisme et donc l'avenir linguistique du Mali.

¹⁵DREYFUS Martine, CALVET Louis Jean, "La famille dans l'espace urbain: trois modèles de plurilinguisme?", ouvr. cité, p.53.

BIBLIOGRAPHIE

- BILLIEZ, Jacqueline. " Communication familiale et entre pairs: variations du comportement langagier d'adolescents bilingues", Plurilinguismes, n°1, Paris, 1990.
- BOYER, Henri, Eléments de sociolinguistique, Langue, communication et société, Paris, Dunod, 1991.
- CALVET, Louis-Jean, Les langues véhiculaires, Paris, Puf, 1981.
- CALVET, Louis-Jean, La guerre des langues, Paris, Payot, 1987.
- DREYFUS Martine, CALVET Louis Jean, "La famille dans l'espace urbain: trois modèles de plurilinguisme?", Plurilinguisme, n°3, Paris, 1992.
- DREYFUS Martine, "La communication familiale en milieu linguistique et culturel complexe: continuité et discontinuité (ou rupture), l'exemple de Dakar", Plurilinguisme n°1, Paris, CERPL, 1990.
- FASOLD, Ralph, Sociolinguistics of language, Oxford, Basil Blackwell, 1990.
- FERGUSON, Charles. A., "diglossia", Word, journal of the linguistic circle of New York, p.325_340, vol.15, n°2, 1959.
- FISHMAN, Joshua. A., Sociolinguistique, Langues et culture, Bruxelles, Paris, ed. Labor et Nathan, 1971.
- HOUEBINE, Anne-Marie, " Sur les traces de l'Imaginaire linguistique", Textes de base en psychologie, Parlers féminins, Parlers masculins, édité par Verena AEBISHER et Claire FOREL, Paris, Delachaux et Mieslé, 1983 .
- HOUEBINE, Anne-Marie, "Pour une linguistique synchronique dynamique", La linguistique, vol.21, Paris, Puf, 1985.
- HOUEBINE, Anne-Marie, "L'imaginaire linguistique dans la communication mass-médiatique", Médias et enseignement, colloque international SITGES, 1983.
- MOREAU, Marie Louise, "Quelle langue pour leurs enfants? Diola, Français et Wolof dans l'imaginaire d'adolescents diolas scolarisés", Plurilinguisme, n°2, CERPL, 1990.
- WALD Paul, MANESSY Gabriel, Plurilinguisme: normes, situations, stratégies, Paris, l'Harmattan, 1979.